

Euclide dans un bénitier

Laurent Guenat / 2 janvier 2008

C'est un 25 décembre. Le soir tombe sur la place de la gare. J'attends le bus dans un froid glacial. D'autres, épars, font comme moi, recroquevillés dans les plis de leur écharpe. Brusquement, un flot de silhouettes noires et silencieuses grandit, occupe les intervalles au moment où le bus arrive. Alors que je m'avance pour poser le pied sur la marche, un coude incisif emmanché de fourrure prend appui sur moi pour s'introduire dans le bus avec autorité et me pousse violemment en arrière. Préoccupée de trouver une place assise dans ce nouveau sanctuaire, mamie est de toute évidence sous l'action des effets secondaires du message de paix qu'on venait de lui injecter à la basilique notre-dame. Passée la ligne sainte du bénitier, la loi des coudes retrouve sa valeur, et une place de bus libre autorise tous les débordements. Je laisse là cette hâte d'alignement sans riposter. Passe Lontarin qui suit mélancoliquement, peut-être plus alcooliquement d'ailleurs, l'alignement des dalles, anticipant son propre alignement, sa seule et dernière perspective, celle, numérotée de sa place au cimetière: aligné – couvert! Dans ce pays où il n'est pas d'usage de dire ces choses-là, car nous avons été éduqués à réprimer ce genre de pensée, il n'est venu à l'idée de personne de tirer une parallèle entre le paradis programmé des missels et l'alignement militaire des tombes. Juxtaposition révélatrice qui est emblématique d'un mode de comportement bien plus général. Les balcons des HLM et la perspective des fenêtres formatées en écrans de télévision déjà, anticipent la vision austère de l'au-delà casernier, les mains kitch décorant, personnalisant, colorant de superficiel et de joli ces façades grises et répétitives, fleurs synthétiques résistant aux intempéries et à la pisse des chiens sur les tombes. Tous ces masques colorés sont si individualisés, retiennent si fort l'attention au niveau microscopique, je veux dire dans un rayon d'action de quelques mètres, que les enjeux de la forme générale disparaissent au profit du détail dans l'ignorance du système. Les architectes de ces bêtisiers de la construction eux-mêmes souffrent du même aveuglement. Peut-être est-ce pour eux aussi un pis-aller, une occupation par défaut ou ils n'aiment pas leur travail, ce qui revient au même? De toute évidence, ils privilégient eux aussi, le confort d'arpenter les terrains défrichés, se préservant du déséquilibre sous le poids de la dalle d'une idée novatrice à défendre. Je ne les déchargerai pas de cette paresse avec l'argument de la raréfaction de la place disponible. Bâtir une HLM de cette façon, révèle une démission face à la créativité, et donc au bien-être. A court terme, l'habitude est rassurante. Et à focaliser sur les quelques mètres qui nous entourent, nous pouvons largement faire abstraction de la relativité. Nous sommes bien conscients que la palissade normalisée cache un vide vertigineux. Mais oublions, oublions, oublions comme on ferme le couvercle de la poubelle, et attachons-nous à la ligne droite d'Euclide. Faute de mieux, cette géométrie modélise des concepts, les simplifie avec la satisfaction de pouvoir démontrer quelque chose, même si c'est à côté du sujet. A l'âge adulte, la soudaine stagnation de l'esprit engendrée par la normalisation a fait taire la spontanéité enfantine. Nous avons pris l'habitude de prendre pied sur des certitudes plutôt que d'asseoir nos élans sur la force d'une utopie en chantier permanent. Là encore, règne la paresse, le confort intellectuel. Vivre par défaut, figurer, faire bonne figure, voilà vers quoi tend le système en place au lieu d'apprendre à apprendre, d'apprendre à rêver parce que nous confondons l'urgence et la vitesse. On est mis par défaut au cimetière, par manque de questions sur la portée de cet alignement orthonormé. Le balcon, on le fleurit par défaut. L'église a instauré l'ordre rectiligne des bancs pour mieux asseoir son pouvoir, pour mieux imaginer que nous ne sommes rien face à l'invention humaine de dieu. La ligne droite permet de dénombrer facilement, de démasquer ceux qui manquent à l'appel du pouvoir et les dissidents. L'alignement est simple. La simplicité cependant n'est pas toujours intelligente. La ligne droite est rarement le plus court chemin qui mène à autrui et à soi. Optons plutôt pour une attitude de désalignement, de lignes courbes, ondulées, abruptement interrompues, d'atroupements alimentés par les circonvolutions du questionnement en quête permanente d'interrogations, d'anticipations spéculatives, de projets insensés autant que de projections chimériques. Là où le christianisme éduque à raser les murs, à taire sa personnalité, à fonder et à cimenter des assises aux apparences de béton armé, bref où il éduque à nous multiplier identiques pour notre quiétude, préférons les plis et les replis de la pensée et du corps façonnés par les heurts externes avec autrui et les impacts avec les icebergs de notre propre pensée, cultivons notre curiosité de l'assise flottante de l'incompréhension et de l'étonnement, préférons la fragilité des cabanes érigées sur les branches de l'inconscient à la vacance solide d'une place de bus. L'alignement n'est pas un privilège, mais la soumission à l'ordre établi.

